

1) Les « matriarches » : Sara, Rachel, Léa et les autres

Introduction

L'Église parle des « patriarches ». Mais pas un mot ou presque sur leurs femmes comme si elles avaient été inexistantes, sans charisme, sans incidence. Or tel n'est pas le cas puisque Abraham obéit à sa femme quand celle-ci lui demande de rejeter Agar... **Je vous propose donc de nous pencher sur ces femmes.**

1) Autour de Sarah : Abraham, Isaac, Rébecca, Jacob, Rachel et Léa

1-a- La femme-sœur (Gn 12)

Le couple d'Abram et de Sarah est le premier « vrai » couple de la Bible. Et la première parole que nous apprenons sur Saraï c'est qu'elle n'avait pas d'enfant. Elle est stérile. Elle vient casser la chaîne des générations de Gn 11,10-32.

Abraham et Saraï est le premier couple au sens où nous les voyons évoluer sous nos yeux. **Nous les entendons se « parler ».** Car, en vérité, Adam et Ève ne se parlaient pas. Aucune communication entre eux. Chacun parle à Dieu. Adam, par exemple, loue Dieu pour la création d'Ève mais sans toutefois lui adresser véritablement la parole.

Abram, donc, au chapitre 12, **quitte tout.** Il part avec Loth et avec Saraï (ma princesse). **Il laisse tout le reste derrière lui :** la terre, le pays, la famille, les racines. Cet arrachement, **ce « déracinement »** laissera des traces en lui, **créera en lui une fragilité, une insécurité** (cf Gn 20,12). **Il va « vers lui »** selon la formule hébraïque, obéissant ainsi à une parole de l'Autre, de Dieu, qui résonne comme une promesse. **Il vit une dépossession de lui-même** au nom d'une dé-maîtrise exigée par l'Autre.

Saraï suit Abram. Elle ne dit rien. Pas un mot ne nous est rapporté. La première parole échangée arrive quelques versets plus loin. Je vous invite à lire ce passage : Gn 12,10-20 :

Une parole à vrai dire étrange : « *voici maintenant je sais qu'une femme belle d'apparence tu es* (וְהִנֵּה נָא יְדַעְתִּי כִּי) .(12,11) « *Il est marié avec elle depuis longtemps a priori et le lecteur a l'impression qu'il ne découvre que maintenant sa « beauté ».* Lorsqu'il descend en Égypte. Dans un pays étranger. Lorsqu'il a peur d'un autre. Qu'il a peur pour sa vie.

Certains commentateurs pensent que Saraï n'a pas eu le temps de s'apprêter et que son mari s'émerveillerait de sa « beauté naturelle ». D'autres pensent qu'à l'étranger, Abram pose sur sa femme un regard autre, la découvre, la re-découvre. Aucune de ces lectures n'est vraiment convaincante. La seule chose qui est sûre, **c'est que**, pour l'auteur de la Genèse, c'est **la beauté de Saraï qui suscite la parole d'Abram** (la première rapportée) et que la beauté n'est pas reliée à une « perfection » plastique puisque le visage de Saraï n'a pas changé. **La beauté, c'est une vision** (וְהִנֵּה נָא יְדַעְתִּי כִּי). Luther dira la même chose que « *ce n'est pas parce qu'on est beau qu'on est aimé de Dieu mais parce qu'on est aimé de Dieu qu'on est beau* ». La parole de beauté suscite, en l'autre, la confiance.

Après cette parole, Abram dit à Saraï : « *Lorsque les Égyptiens te verront, ils diront : "c'est sa femme", et ils me tueront et te laisseront la vie. Je t'en prie, dis que tu es ma sœur afin qu'ils me fassent du bien grâce à toi et je survivrai* ».

Cette parole, partiellement vraie (puisque sur le plan généalogique Saraï est de sa famille, sa nièce, exactement, fille de son frère Haran,décédé) est motivée par la peur. Mais il y a peut-être plus.

Alors que, en Egypte, le Pharaon pouvait aisément faire de sa sœur sa femme, brouillant ainsi les frontières de la famille, **Abram dit à sa femme que l'union juive, permet de faire de « sa femme une sœur ».** Il est possible d'entendre cela positivement : les liens noués entre l'époux et l'épouse ne sont pas des liens de servitude,

d'aliénation, ni même de purs engendrement ou d'alliance pour des terres, du pouvoir : c'est un lien d'amour et un lien spirituel. Il y a dès lors, dans le mariage, quelque chose des liens de sang, de la fraternité. **Des liens qui peuvent pousser à donner sa vie pour l'autre.**

C'est d'ailleurs comme cela que Saraï entend la parole d'Abram. Au point que le Midrash « *estimera sa justice telle qu'Abraham en fut couronnée et non l'inverse* ». **Le véritable patriarche serait donc une matriarche !** Il faut dire que ce que Sarah accepte n'est pas rien. Elle incarne la personne qui renonce à elle-même pour l'autre. **Il y a une dimension christique dans la démarche de Sara.**

Est-ce à dire que la demande de l'autre n'a pas de limites ? Non. L'Évangile est très clair là-dessus : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Il ne peut y avoir de fraternité sans égoïsme. **Il ne peut y avoir d'amour de l'autre sans respect de soi.** La fraternité est une grâce qui ne renonce pas à la grâce d'être soi car elle s'appuie, puise sa force sur la grâce de ce Dieu qui me donne d'être moi. « *Nul ne serait astreint, en lui-même, à l'oubli de l'image de Dieu* ». C'est cela qui donne la force d'assumer sa responsabilité, de répondre à l'autre. Cela qui donne à Sara de « *substituer en elle la sœur à la femme* ».

1-b- Construire une promesse et une identité (Gn 16)

Saraï est stérile (Gn 11,30). Dans la Bible, « *l'impératif de la postérité est central* ». Il repose essentiellement sur la femme, même si les traditions juives sont assez claires pour dire que l'homme qui part sans laisser de postérité est incomplet et ne saurait avoir part au salut.

Pour ne pas rester « incomplète », Saraï recourt à un stratagème pour « *donner un enfant* ((הַלְדָּה) » (enfanter) à Abram (Gn 16). Je vous invite à lire Genèse 16,1-6.

Elle propose à son mari de s'unir à sa servante, l'Égyptienne Agar. La tradition était connue dans le bassin méditerranéen. Dans la Rome antique, par exemple, un citoyen dont l'épouse était féconde pouvait la « prêter » à un autre dont la femme était stérile. L'enfant qui naissait de cette union charnelle temporaire était réputé être celui du deuxième homme. Et **Abram accepte sans rien dire, comme elle, Sara, avait accepté de s'unir à Pharaon** pour protéger la vie de son mari. Abram « *obéit à [la] voix* » (v.2) de sa femme car, pour elle, il y va sans doute d'un enjeu de vie ou de mort. Mais « s'accomplit-on comme femme, comme sujet, en se servant des autres -mari, servante et fils- pour satisfaire ses envies et combler ses désirs ? Et aide-t-on quelqu'un à devenir soi-même en cédant à ses caprices, en lui épargnant de s'affronter à ses manques en les assumant ? ». C'est toutes les questions de ce passage.

L'enfantement est vraiment par procuration : « *peut-être enfanterais-je (se construire / enfanter אוֹלִי אֶבְנָה (הַלְדָּה par elle* » (v.2), dit Saraï. **Le verbe signifie à la fois « se construire et donner naissance ».** Ce jeu de mot, entre se construire et donner naissance (cf 1 Sm 7) montre qu'il s'agit autant d'une question de statut social, d'identité que d'engendrement. Saraï veut, espère ainsi, par cette maternité par procuration, être quelqu'un, devenir quelqu'un aux yeux des autres. **C'est oublier que celui qui construit, c'est Dieu** (cf Gn 2) et il construit une femme, vis-à-vis d'un homme, sans une quelconque référence à la maternité. Saraï cherche, par cette maternité par procuration, à trouver par elle-même une manière de réaliser la promesse de Dieu. **Mais les promesses de Dieu ne sont pas à réaliser par l'homme...**

Saraï est l'entremetteuse : « *elle la donna à Abram, son homme, pour lui, pour femme (וַתִּתֵּן אֶתָּהּ לְאַבְרָם אִשָּׁה, לוֹ לְאִשָּׁה* » (v. 3). En hébreu, il y a un jeu de mot : « *ishah pour isha* ». Son homme, Abram, a pour femme Agar. Saraï procède à un véritable mariage ! Elle renonce de fait à son statut marital.

Abram alla vers Agar et elle devint enceinte. Quand elle s'en aperçut, elle éprouva du mépris pour sa maîtresse (וַיִּבְזֶה אֶבְרָם אֶתְּאֵגָרַת. Alors que Saraï pensait gagner en poids vis-à-vis des autres, par cette maternité par procuration, c'est l'inverse qui se passe : « *et sa maîtresse devint petite / rabaissée (וַיִּקַּל אֶתְּאֵגָרַת) à ses yeux* ».

Saraï somme Abram d'intervenir. Ou plutôt : elle somme Dieu de rétablir la justice entre elle et lui : « (וַיִּבְרַח יְהוָה אֶתְּאֵגָרַת וְאֶתְּאֵבְרָם מִצִּיפֹרָת וַיִּשְׁפֹּט יְהוָה בֵּינִי וּבֵינֶיךָ) *que Yahvé juge / fasse justice entre moi et entre toi.* » Et ce n'est pas Dieu qui intervient mais

Abram. Il lui répond : « *Ton esclave est dans ta main. Fais à elle le "bien" à tes yeux* » (« *עשי-לה, הטוב* »). Son mari lui propose, comme justice, de réaliser elle-même le « bien » dont elle a envie. Il l'invite encore à assouvir ses désirs et nomme cela « bien ».

La parole d'Abram est peu charitable et peu responsable. Il se défousse sur Sarai de l'engendrement dont il est responsable. Comme si ce n'était pas son problème. Un peu comme Adam qui dit à Dieu : « *ce n'est pas moi. C'est la femme que tu m'as donnée* ».

Sarai, avec la permission d'Abram, « répond » à Agar, la « maltraite, (répondre au Piel) ». **La réponse de Sarai rabaisse l'autre, la méprise, la défait en tant qu'humain.** Et Agar fuit. Pour survivre. Et Dieu n'a rejoint pour la secourir. Via un « *envoyé* (maleak) » (v. 7). Et il l'invite à rentrer. Elle est assurée d'une descendance, que Abram nommera et accueillera.

Notons que plusieurs anges interviendront dans le destin d'Agar. Après la naissance d'Isaac, il y aura un nouvel affrontement et un nouvel exil exigé par Sarah (21,10). Abram, cette fois hésite. Alors s'élève une parole divine, capitale pour notre sujet : « *... tout ce que te dira Sarah écoute sa voix...* » (v. 12). **Cette injonction laisse à penser que Sarah fut une prophétesse, aussi grande qu'Abraham selon Rachi, et plus grande encore que lui pour d'autres commentateurs juifs.**

1-c-) Les changements de nom et la circoncision (Gn 17,1-21)

Au début du chapitre 17, Dieu interpelle Abram, et lui donne un nouveau nom, comme à Sarai. **Il leur change le nom comme signe d'un changement intérieur.** Je vous invite à lire Gn 17,1-21.

Abram (« *אָבְרָם* Père grand ») devient Abraham (« *אָבְרָהָם* Père d'un grand peuple »). La grandeur n'est plus individuelle mais collective. Sarai (« *סָרַי* elle, devient Sarah (« *שָׂרָה* Sarai signifiait « ma princesse ». Ce qui fait dire à Marie Balmory, « *on ne lui a pas donné un nom, on l'a attaché avec* ». Sarah, par contraste, veut dire « princesse » en général, ce qui indique qu'elle l'est par ce qu'elle est. **« Elle existe par elle-même » et non par les attentes que les autres posent sur elle.**

Sarah reçoit une double bénédiction : elle est bénie, elle, en tant que personne, et elle bénit de devenir mère ! À noter que la bénédiction ne contient aucune allusion à la souffrance, comme c'était le cas pour Ève. **Comme si la promesse faite à Sarah annulait l'annonce faite à Ève.**

1-d- Le rire (Gn 18)

La vie de Sarah, comme celle d'Abraham, est marquée par le rire. En Gn 17,17, après que Dieu ait annoncé qu'il lui « *donnerait (...) un fils* » (« *וְגַם נָתַתִּי חַסְדָּה לְךָ בֵּן* ») le patriarche « *tombe sur sa face et rit* » (« *וַיִּצְחַק* ») La racine du verbe servira à former le nom du fils, Isaac (Gn 17,19).

C'est dans un contexte similaire que Sarah rit : « *Sarah rit en elle-même, disant : "Après être usée moi, sera-ce pour moi le plaisir...* » (« *אֲחֵרִי כְּלֹתִי הִיא-לִי עֵדָנָה* ») Et mon seigneur est vieux » (Gn 18,12). Les commentateurs, traditionnellement, reconnaissent dans le rire d'Abraham un rire de joie, de foi. Alors qu'ils voient dans celui de Sarah un rire de doute, de mépris de la parole divine. **Obéissance de l'un et défi de l'autre.** Pourtant, rien de cela dans le texte. **Le verbe utilisé pour Abraham et Sarah est le même !** Il est « *plus convenable et révérenciel d'écarter d'Abraham toute suspicion de non-confiance, de scepticisme, et de les attribuer à Sarah* ». Alors même que le rire de Sarah pourrait être lui aussi le rire de la foi, de cette espérance qui en elle ne s'est jamais éteinte, malgré l'âge, malgré l'usure de son corps et de son couple.

Mais ce passage contient une formule ambiguë : « *il avait cessé d'être pour Sarah le chemin comme (celui) des femmes* » (v. 11). Deux interprétations sont possibles :

- il n'y a plus dans le corps de Sarah de chemin pour la vie, de possibilité de donner la vie puisqu'elle n'a plus ses règles, qu'elle a passé l'âge.

- Abraham a cessé de venir vers elle, ils ont cessé d'avoir des relations sexuelles. Entre eux, plus de désir, donc plus de rencontre.

Ces deux interprétations ne sont nullement exclusives. Pour l'accomplissement de la promesse, ces deux éléments sont des écueils.

Quoi qu'il en soit, elle se définit comme « usée ». Le verbe est utilisé en Ezéchiel 23,43, pour évoquer une femme « usée » par les adultères à répétition. Ce qui laisse penser à Valérie Duval-Poujol, que « *c'est une référence au viol de Gn 12, au fait qu'elle a été usée, abusée* ». Son corps est traumatisé. Plus apte au plaisir (« הִנֵּנִי Le rire n'est donc pas forcément une défiance. **C'est un rire qui, s'appuyant sur ce qu'elle sait de son corps, n'en a pas cependant fini avec l'espoir. En ce sens, si elle doute de la possibilité même d'un plaisir encore possible, à cause de l'âge, du traumatisme, elle en rêve pourtant malgré tout.**

1-e- La mère-sœur (Gn 20)

Après l'épisode du rire, et l'épisode de Sodome et Gomorrhe, Abraham et Sarah, s'établissent au pays de Gherar. Et, **là, en terre étrangère, les angoisses d'Abraham reviennent**. Au roi de Gherar, Abimélec, il présente une nouvelle fois Sarah, non comme sa femme, mais comme sa sœur. Lire Genèse 20.

Et cette fois, le patriarche ne donne aucune raison. Certains rabbins estiment que la maternité rend Sarah lumineuse, envoutante. Que d'inepties ! Le patriarche veut simplement vivre « tranquille », vivre sans soucis. Le passage va l'ouvrir à sa véritable « vocation » qu'il a incarné en Gn 18. « **Vivre pour soi** » est une **illusion, une chimère**. Sa vocation est dans la prière pour l'autre (Gn 20,18). Sa prière permet aux femmes d'enfanter de nouveau, et en particulier à Sarah (Gn 21,2). L'enchaînement des deux montre qu'**il faut en finir avec « l'idée d'une bénédiction qui ne serait que pour soi. Comme s'il fallait d'abord en passer par l'appel d'une bénédiction sur autrui (...) pour que son bien à soi ait un sens** ».

Conclusion : Sara rit de la naissance de son fils. Un rire de foi en ce Dieu qui lui a donné de croire que l'impossible, par Lui, est possible. Et c'est ce que verront les femmes en elle. Dans le cycle de Sarah et Abraham, « *la stérilité aura été moins une malédiction que la chance d'une croissance lente et difficile, mais féconde pour Sarah et Abraham* ». Une histoire de bénédiction pour soi et pour l'autre. Le cycle de Sarah et Abraham se termine par l'injonction faite à Abraham d'écouter Sarah. Tout le cycle tournait autour d'elle, bien plus que de son mari. Et c'est elle qui est la voix à écouter. La guide de son mari.